Dixième année — N° 367
On s'abonne au Bureau du Journal 17, *RUE DE L'ANNONCIATION*, à PARIS, et dans tous les Bureaux de Poste
SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1915

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.
LE NUMÉRO :
FRANCE. . . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

TÉLÉPHONE : PASSY 46-11

ANNONCE
aux Bureaux du Journal

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice-Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.
LE NUMÉRO :
FRANCE. . . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

Les Françaises pendant la guerre. Ce qu'elles font. Ce qu'on fait pour elles.

DATE DU PROCHAIN NUMERO

Comme chaque année, en raison des vacances du jour de l'an, la publication de la Française **sera suspendue une semaine.**

Le prochian numéro (369) paraitra donc seulement le samedi 8 janvier.

LA GUERRE A L'ALCOOL

On nous accuse

La signature de Mlle Mathide Weyer a été omise dans le dernier numéro à la suite de l'intéressante communication qui avait pour titre « La lutte féminine. »

Réponse à l'*Equité*

Le journal des femmes socialistes *l'Equité* dont nous avons ici chaleureusement encouragé, les débuts sort des mains de sa fondatrice, la noble et vaillante Marianne Rauze. Il passe entre celles de Mme Marguerite Martin de qui nous avons eu l'occasion de faire connaître à nos lecteurs le nom et le talent. La nouvelle direction est inaugurée par une vive attaque contre *La Française* que, paraît-il, je conduis les voies du mauvais féminisme.

J'ai commis le crime d'appeler l'attention sur ce mal affreux que la guerre a dénoncé et aggravé: l'alcoolisme féminin.

Et comme d'autre part, j'avais, on s'en souvient peut-être, fait appel aux femmes pour que, veillant à la pureté des mœurs, elles forment la « Garde d'honneur » de la France, l'auteur qui me prend à partie et ne signe point conclut avec une logique qu'on appréciera:

> Alors ?.. que faut-il comprendre ?.. où donc est « la garde d'honneur » ?.. dans les salons et les boudoirs que fréquente Mme Misme peut-être.. tandis que « l'immoralité féminine » est sans doute la chose des chaumières ou des mansardes.

On reconnaît ici, hélas ! les procédés lamentables par lesquels trop souvent les chefs des partis ouvriers ont créé, entretiennent dans l'esprit du peuple le sentiment de la lute des classes.

Le mouvement féministe fut alimenté depuis 125 ans presque exclusivement par des bourgeoises, qui, presque exclusivement, ont travaillé à des réformes d'intérêt ouvrier. Pendant des siècles, la misère féminine resta sans remède parce que les femmes qui n'en souffraient point, n'en surent distinguer ni combattre les causes. Enfin des apôtres vinrent qui, épargnées, ne se bornèrent plus à « faire la charité » mais tentèrent de relever par l'amélioration des mœurs et des lois la condition, même des déshérités. A peine maintenant après plus d'un siècle, ces dernières commencent-elles à se trouver en état de s'intéresser à l'effort commun et d'y prendre part. Leurs dirigeantes commettraient un crime si elles fomentaient entre elles et les premières combattantes, les mêmes divisions que l'on voit entre les hommes. Tant que le but ne sera pas atteint, tant que le Droit de la femme ne sera pas établi dans la société, l'union s'impose impérieusement entre toutes les femmes. La compromettre, c'est infailliblement travailler contre celles qui, dépourvues du privilège de la fortune, ne peuvent attendre leur salut que de la Justice.

Je suis très sûre que mon adversaire de l'*Equité*, n'a point de si noires intentions et qu'elle s'est elle-même prise au piège de la rhétorique de son parti. Mais ce ne serait point la première fois que, avec la meilleure volonté, des féministes nuiraient au féminisme.

On peut compter les fautes de ce genre comme une des raisons du lent progrès de la cause. Aussi peut-être n'eussé-je point relevé l'ingénieuse accusation de l'*Equité* si la suite de l'article ne témoignait plus encore d'un funeste esprit d'erreur. Il y est dit:

> Déjà les articles de Mme J. Misme sur les Indésirés avaient soulevé les protestations de nombreuses féministes. Cette fois la mesure est comble et nous estimons vraimen que cette campagne contre l'alcoolisme féminin est plutôt une étrange façon de défendre la femme et de relever son prestige.
>
> Nous voulons nous tenir éloignées de tout parti pris sectaire comme de toute bienveillance excessive à l'égard des mouvements féministe. Nous nous ferons un devoir de signaler toutes les initiatives heureuses, tous les efforts intéressants. Mais nous ne manquerons pas de signaler également les abus lorsqu'ils se présenteront et nous ne permettrons jamais à qui que ce soit de travestir l'idéal féministe et de trahir sous couleur de philanthropie, les véritables intérêts de la femme.

Qui donc ici travestit l'idéal féministe? Ce qui, dans notre campagne sur les Indésirés a soulevé des protestations, c'est, on peut s'en souvenir, que nous refusions aux femmes le droit à l'avortement. Evidemment, c'est combler la mesure que de leur refuser aujourd'hui le droit à l'alcoolisme. Des femmes s'enivrent. Chut! n'en parlons pas et laissons les faire! Le prestige des femmes veut qu'on puisse voir, au village, des malheureuses étalées dans le ruisseau en costume du dimanche — j'en ai vu — et, dans les villes, le perpétuel scandale des bars débordant sur la rue. Magnifique idéal, en vérité. Que l'*Equité* le permette ou non, ce n'est point ainsi que *La Française* entend depuis dix ans et continuera d'entendre le féminisme.

Nous pensons que ce qui peut faire le prestige de la femme, c'est que des femmes et de toutes les classes, dans les salons, les chaumières et les mansardes, c'est que la majorité des femmes, non seulement proteste contre les erreurs féminines, mais veuille les corriger. Nous avons dénoncé les ivrognesses, non pour leur jeter notre mépris, mais pour demander qu'on les délivre de la tentation. Nous unissant à la campagne de l'*Alarme*, nous avons réclamé qu'il soit interdit de vendre de l'alcool aux femmes, ainsi qu'aux mobilisés et aux mineurs. Une récente circulaire de M. Malvy a fait prononcer par les préfets cette intediction malheureusement mitigée. Nous réclamerons jusqu'à ce qu'elle soit franche et complète.

Les débitants, à cette occasion, nous l'avons dit, subitement devenus féministes, protestent contre l'inégalité dont les pauvres femmes sont ainsi victimes. Nous sommes bien de leur avis, sauf que nous voudrions rétablir l'égalité par l'extension de la défense aux hommes.

Il faut viser si l'on veut sauver la France de l'alcoodisme, à l'interdiction totale de la vente de l'alcool de bouche. Faute de pouvoir l'obtenir tout de suite nous arrachons aux pouvoirs, terriblement récalcitrants, d'abord ce qui leur coûte le moins. Le reste viendra nécessairement. Les mobilisés, les femmes et les mieurs représentent — qu'on y songe — les sept à huit dixièmes de la population. Lorsqu'une expérience de plusieurs mois aura prouvé que la France peut vivre à ce régime de limitation sans crouler sous les révolutions et les ruines prédites, on se résignera plus sereinement à priver d'alcool les trois dixièmes restant de la population. La défense aux femmes est le chemin de la défense à tous. Et l'idéal féministe triomphera, parce qu'elles auront été une fois de plus un élément de progrès. *L'Equité* le trahirait si elle montrait à ses lectrices un autre chemin.

JANE MISME.

Des Lavandières pour la Patrie

UN OBSCUR ET GRAND DEVOIR —

En visitant certaines ambulances annexes installées dans des locaux de fortune, avec l'ingéniosité et l'industrie dont il faut user pour accomplir beaucoup, sans grandes ressources, avez-vous fait, cependant, une remarque fâcheuse ? Les blessés sont entourés d'un extrême dévouement, nombreuses sont les infirmières qui s'empressent à leur chevet ; mais un point défectueux saute aux yeux : les draps, les taies d'oreillers, le linge du malade, ne sont évidemment pas renouvelés assez souvent.

Un chirurgien m'ayant dit : — Une propreté méticuleuse est indispensable à la guérison des blessés et à l'hygiène de l'hôpital, j'ai cru devoir confier à l'infirmière major de l'ambulance la remarque défavorable de plusieurs visiteurs en ce qui concerne le linge. Elle me répondit :

— Hélas ! nulle plus que moi ne déplore l'exiguité de notre budget qui nous oblige à restreindre les frais de blanchissage. Nos infirmières sont bénévoles et c'est pourquoi, pour le soin des blessés, notre personnel est plus nombreux qu'il ne serait nécessaire; mais les lavandières, il faut les payer, et nous n'avons pas le moyen d'en employer un nombre suffisant pour lessiver fréquemment.

... Une jeune infirmière réclamait sa besogne quotidienne laquelle consistait à assister une autre bénévole pendant le pansement, en présentant les instruments, qui auraient été aussi bien à portée de la main sur un plateau.

— Que faites-vous de la gaze et des bandages ?

— On les jette..

— Mais ils pourraient resservir... Ecoutez bien la méthode préconisée par un chirurgien bien connu d'Amérique : grands baquets remplis d'un désinfectant reçoivent les pansements maculés — après deux heures d'immersion, ébullition, suivant le procédé habituel des lessives, séchage puis passage à l'autoclave... et le pansement peut servir comme à l'état de neuf. Cette très simple lessive représente pour un hôpital de 300 lits environ 2.500 francs d'économie par mois. Hors, imaginez bien qu'un hôpital sagement ménagé peut guérir plus rapidement un plus grand nombre de malades. Si l'on tend à réformer et à améliorer le service de santé, c'est non seulement par devoir humanitaire, c'est aussi parce qu'on s'aperçoit qu'il faut les blessés promptement et complètement guéris, pour que notre contingent s'amoindrisse dans des proportions réduites. Dans de petites causes, de grands effets : faire les malades propres et économiser les pansements afin que ni la toile ni l'argent ne viennent à manquer, c'est la pièce infime et pourtant indispensable de l'immense rouagee qui met en action les formidables puissances.

La jeune infirmière, de même que la major soupira :

— Nou manquons de personnel domestique...

— Mademoiselle, vous êtes inutile dans cette salle de blessés où s'agitent déjà vingt infirmières. Prenez dix de vos compagnes, le demeurant sera plus que suffisant pour assurer le service de la salle. L'équipe des dix autres va se rendre... à la buanderie !... parfaitement. Vous êtes venue ici, dans cet hôpital, remplir votre devoir de patriote en soignant nos glorieux blessés ; allons Mademoiselle de K, allons, jolie comtesse de Y, et vous célèbre Madame Z, femme du gros financier, retroussez vos manches, et plongez vos bras aristocratiques dans l'eau des lessiveuses, frottez, savonnez, rincez, étendez le linge... Lavandières de la Patrie, c'est un obscur devoir, qu'aujourd'hui la France vous désigne.

M. P.

A propos de l'Unité de l'Enseignement

LA QUESTION DU LATIN CHEZ LES JEUNES FILLES

Usant de la coutumière hospitalité de *La Française*, je désire apporter à Mlle Clément (1) un rayon d'espoir. Il lui sourira d'autant plus qu'il émane de cette paisible et vénérable maison où, naguère, tant d'esprits et de cœurs d'adolescentes furent façonnés de ses mains. J'ai nommé le lycée de la rue de la Croix-Blanche, à Bordeaux.

Comme tous nos établissements universitaires, ce lycée a connu, dès l'ouverture des hostilités, bien des vicissitudes: externat mis entièrement au service d'un hôpital militaire; — directrice, économe, professeurs, se vouant avec une admirable abnégation à des tâches extra-professionnelles; — classes dispersées en des installations de fortune; —voilà depuis quatorze mois le sort du lycée de jeunes filles de Bordeaux, dont le moins qu'on puisse dire est, qu'en l'occurence, il se trouve sur un pied d'égalité complète avec ceux des garçons.

Ces détails valaient d'être retenus puisque, en dépit d'aussi graves difficultés, la Directrice a voulu et réalise une petite révolution — mais pleine de promesses pourtant — dans l'étude du latin: elle a institué en deuxième année (5ᵉ A des garçons), un cours préparatoire, qu'elle a confié à une jeune répétitrice, aussi habile que dévouée.

Observons tout de suite que jusqu'à ce jour ces cours ne débutaient officiellement qu'en troisième et avec un professeur homme (est-il besoin de le dire?) — Si l'on songe en outre que ces cours exigent une rétribution spéciale, restant d'ailleurs facultatifs dans la section A, et enfin se réduisent à *trois* années, — bien qu'après une préparation prodigieusement inégale les deux sexes se voient imposer au baccalauréat des épreuves identiques, l'on nous permettra de trouver dans cette innovation l'espérance d'un progrès qui devrait se généraliser et recevoir en haut lieu les meilleurs encouragements.

Sans doute, n'est-ce pas le temps ni le lieu de se demander si les humanités sont utiles aux filles, alors qu'on a cru devoir se poser la question pour le sexe *dirigeant*. Il faudrait, d'ailleurs, que s'accomplit un bouleversement radical dans les idées de la classe moyenne, pour qu'on s'y avisât, je ne dirai pas de répondre à la question — ne soyons pas trop exigeants! — mais seulement de la poser. Je me borne à le faire ici, par voie de simple allusion, pour que, fortes de la courageuse campagne de Mlle Clément, et de l'initiative rapportée plus haut, les féministes veuillent bien y réfléchir et faciliter le succès.

Qu'on me pardonne, pour aller vite, d'affecter une allure paradoxale: Bien que de manière indirecte, la victoire des Alliés doive provoquer celle d'un féminisme raisonnable et progressif, dans la mesure où l'Esprit aura triomphé de la matière, l'amour de l'égoïsme, la tendresse de la brutalité. Sans cette victoire, que signifierait la « mobilisation » croissante des femmes? Elle n'aura vraiment d'action favorable sur le bonheur futur du monde que si la femme, en général, parvient à faire sentir le maximum de son pouvoir.

N'est-ce point, en effet, par là même, supposer pour elle, avec l'éducation la mieux adaptée, l'instruction la plus complète? L'une et l'autre n'auront jamais tant exigé de sollicitude, et la première démarche, la première réalisation à accomplir c'est d'abord, par *provision*, et sans plus de lenteurs bureaucratiques, l'unité de l'enseignement.

Disons plus encore et puisque, aussi bien, il s'agit de culture classique: Si, comme il semble, l'Humanisme traditionnel et l'Humanisme moderne, jaillirent d'une même source, ne voit-on pas le rôle fondamental que devra jouer l'esprit féminin, s'il est suffisamment préparé à l'éducation des générations nouvelles? Est-il besoin d'insister pour faire saisir aux féministes combien notre déal de Droit, de Justice et d'Humanité s'aidera mieux des puissances de l'esprit: la science et la raison, si leurs adjuvants naturels, l'intuition morale et l'art, ces puissances du cœur, interviennent dans la formation totale et harmonieuse de la nature humaine-...

« Adjuvants » exprime mal notre pensé, il faut dire plus: ils constituent en vérité des éléments créateurs et le propre de l'esprit féminin, soit qu'il les possède, soit qu'il les inspire ou les vivifie. Et cette idée, de prime abord singulière peut-être: la victoire des Alliés assurant la justice pour la femme, signifie donc pour nous que, dans le monde civilisé, la tradition greco-latine — dont l'essentielle et d'ailleurs presque unique lacune parait être son caractère d'excessive et trop souvent brutale masculinité; la tradition greco-latine, disons-nous, se couronnera enfin des grâces et des puissances encore mal révélées du génie féminin; la délicatesse des sentiments, l'esprit de finesse, l'harmonie des devoirs et des droits, la beauté suprême, tout ce qu'en un mot l'idéal chrétien trouva dans son berceau pour aider à la formation des temps modernes.

Ce génie féminin, qui place l'Occident à la tête de la civilisation, est profané aujourd'hui par la nouvelle ruée des Barbares. Pour conjurer le maléfice et triompher de l'entreprise démoniaque, les femmes doivent, une fois de plus, présenter au monde le dictame de leurs vertus. Aux féministes de réclamer, pour les mères de demain et pour toutes les éducatrices des enfants de la Victoire, la culture des humanités ainsi comprises et complétées, la seule qui vaille au fond pour mettre, dans l'esprit qui cherche la vérité, le sentiment qui seul peut inciter celle-ci à vouloir servir le Droit, contre la barbarie ressuscitante des hommes.

G. PERSIGOUT.

L'Or combat pour la Victoire

nous rapelle à chaque pas fait dans la rue l'éloquente affiche de Faivre. Le sommeil de l'or encore caché dans vos armoire, ô Françaises, ralentit la victoire et prolonge les souffrances de vos chers soldats.

LES GAGNE-PAIN

CONCOURS

CERTIFICAT D'APTITUDE PEDAGOGIQUE. .. **Date probable**: février 1916.

CERTIFICAT D'APTITUDE AU PROFESSORAT DES ECOLES NORMALES PRIMAIRES ET DES ECOLES PRIMAIRES SUPERIEURES. — **Date officielle**: lettres: juin 1916; sciences: juin 1916.

Quelques Remplaçantes

DEUX MANUFACTURIERES

Il a été souvent parlé ici des Remplaçantes. a Presse entière a loué, comme il convient, la Femme qui a su, sans aucune préparation, sans étude préalable, sous le coup de la nécessité, tenir une place, remplir un rôle auquel elle n'était pas destinée.

Cela fut un étonnement général et la Femme la première fut stupéfaite de ce qu'elle était capable de faire. Elle ne connaissait quelquefois pas elle-même la mesure de ses moyens et simplement, sans effort, elle s'est trouvée à la hauteur de sa tâche.

La Femme, avant la guerre, était méconnue et ne suivait pas toujours le précepte de Socrate: Connais-toi toi-même.

Elle s'est révélée à elle-même et a conscience maintenant, grâce à une triste expérience, hélas! de sa valeur.

Il est pourtant certains industriels qu'il est difficile de remplacer, parce que la science technique manque à la femme non préparée. Cependant je viens de voir, et le cas mérite d'être signalé, une jeune femme diriger seule, une usine dont le patron — ingénieur — est mobilisé. Elle n'a pas fait ses études à Polytechnique, comme son mari, mais, depuis son mariage, elle s'intéressait à ses travaux, étudiait à ses côtés, étai l'associée, la collaboratrice de celui qui la considérait comme son égale.

Aussi, du jour au lendemain, dans son petit bureau de la rue de Charonne, elle prit la direction de l'usine, evée ta première, partie la dernière, elle surveille la vingtaine d'ouvrers qui, avec 12 machines, fabriquent sans cesse du matériel, servant en grande partie pour l'armée. Elle s'occupe elle-même de la mise au point, établit les prix de revient, et, avec des difficultés inconnues autrefois, car la main-d'œuvre est rare, les transports difficles, les matières premières onéreuses.

Et pourtant, les services militaires et les grands industriels qu'elle fournit ne se plaignent jamais du moindre retard.

C'est sa façon à elle de servir la Patrie, humblement, simplement, utilement.

Dans un autre ordre d'idées, moins élevé, puisqu'il s'agit de chaussures, depuis le début de la guerre, rue Turbigo, une femme remplace en tous points son mari, représentant de fabriques. Elle n'a également que des hommes, ouvriers et employés, sous ses ordres et les godillots des poilu sont toujours prêts à l'heure.

Son mari, capitaine, blesé grièvement et retourné au front, peu êrre fier de sa femme, comme la Nation entière peut être fière de celles qu'on appelait: le sexe faible. Elles ont montré leur force et ont bien mérité de la Patrie.

Jane NEMO.

PERRUQUIERES

Nous avons pu récemment lire dans un grave journal un article où l'auteur se donnait beaucoup de peine pour décider si la profession de coiffeur convenait aux femmes. Le Syndicat venait de faire appel à leurs services pour remplacer les professionnels absents. L'érudit et spirituel confrère qui signait P. S. se livrait sur ce sujet à un badinage où nous retrouvions la philosophie courante d'avant — bien avant — la guerre sur l'effort des femmes pour gagner leur vie. Il concluait que seul le sexe fort possédait les mérites nécessaires pour raser, tondre, peigner, coiffer les individus des deux sexes.

Comme peut-être le grand cataclysme ne lui permettra pas par la suite de recourir exclusivement aux services d'artistes capilaires barbus, rassurons-le en lui certifiant que non seulement l'histoire a vu des barrières au long des siècles, ce qu'il sait certainement, mais qu'il en existait encore en France.

Elles fonctionnent le plus souvent dans la boutique conjugale, mais il arrive aussi que la boutique soit à leur compte. Témoi une enseigne qui arrête le passant sur une route de Bretagne entre deux villages Des deux villages l'un n'a point de coiffeur; si, dans l'autre, vous vous informez, on vous répond d'un certain air: « Il y en a bien un, mais il n'est pas souvent chez lui. » On sait ce que cela signifie et le touriste n'insiste point pour qu'on aille quérir l'homme au cabaret. Il se met philosophiquement en route pour la ville voisine. Mais, à deux kilomètres, sur la route bordée de genêts et de chèvrefeuilles une chaumière basse toute blanche s'orne d'une plaque bleue où sont peints en blanc: rasoir, plat à barbe, tondeuse et peigne; et au-dessus en lettres blanches: Marie-Françoise Poupon, perruquière. Le touriste, à qui l'appel de la chaumière économise une dizaine de kilomètres, se découvre soudain les sentiments les plus féministes.

Dans maintes régions de France, la guerre, hélas! va multiplier les émules de Marie Françoise Poupon et voici ce que nous écrit une de nos abonnées du Midi:

« Après le fils aujourd'hui disparu, le père était mobilisé en mars dernier. Son échoppe de coiffeur se fermait. Sa femme et sa fille Félicie alanne qui n'avait pas encore quatorze ans ne pouvaient ni l'une ni l'autre le remplacer; la clientèle sera-t-elle perdue, quand le père reviendra. Et s'il ne revient pas?

Mais Félicie rouvrira bientôt la boutique.

En attendant, on peut la voir, rasant aux côtés de son patron, M. Casimir Lacombe, samedis et dimanches; en semaine, elle coud en l'atelier de Mme acombe, la propre femme du patron.

Je me réjouis voyant combien en peu de jours, en une profession incompatible, disaiton, avec la nervosité féminine, la jeune Félicie a su gagner l'estime et la confiance de tous ceux qui, l'approchant, l'ont jugée à l'œuvre.

J Lefranc.

L'activité féminine à l'Étranger

Le travail des munitions. — La « Conservatrice and Unionist women's franchise review » a publié une intéressante relation sur le travail des femmes dans les usines métallurgiques anglaises. Il en ressort que les femmes s'acquittent fort bien de leurs nouvelles tâches. En quelques jours elles se mettent au courant et parviennent à exécuter même des opérations compliquées, qui demandent de l'intelligence et de ladresse. Grâce à leur esprit dinitiative, elles ont introduit quelques innovations heureuses. L'expérience a prouvé qu'elles peuvent parfaitement réussir dans certains travaux (forge) jusqu'ici uniquement accomplis par les hommes.

Une association pratique. — Les Sociétés d'alimentation rurale pendant la guerre (Village war food societies) ont pour but d'encourager les paysans à élever des chèvres, des porcs, des volailles, des abeilles, à faire pousser des légumes, à utiliser tous les terrains en friche, à conserver les fruits, etc.

A la dernière assemblée trimestrielle, le Conseil a fait appel à tous ses membres habitant la campagne et ayant des loisirs pour qu'ils forment un Comité d'alimentation rurale de guerre. Chaque société doit reconnaître la position des terrains non cultivés, en découvrir les propriétaires et obtenir d'eux la permission de faire cultiver ces terrains, puis les faire cultiver par ses membres, soit individuellement, soit en coopération; procurer les engrais, les semences, plants et boutures, et les outils, enfin vendre ou conserver pour l'usage familial le produit de la culture.

Les femmes facteurs. — Les postwomen d'Angleterre reçoivent un salaire égal à celui des auxiliaires hommes employés au même travail.

Le patriotisme des écolières. — Les élèves d'une grande école de jeunes filles d'Angleterre, au nombre de 300 environ, et de différents âges ont eu d'elles-mêmes l'idée de fonder une « ligue d'économie pendant la guerre ». Elles se sont réunies en conseil, ont délibéré, et rédigé les règles cidessous, que chaque membre prend l'engagement d'observer et qui sont copiées avec soin sur une page de cahier.

1° Ne pas dépenser en bonbons plus de quatre sous par semaine;

2° Ne pas aller dans un lieu d'amusement (cinéma, etc.), plus d'une fois tous les quinze jours;

3° Prendre le plus grand soin possible des livres, cahiers, cartables, etc.

4° Prendre le tramway aussi rarement que possible;

5° N'acheter de vêtements et souliers neufs que quand c'est absolument nécessaire. Faire raccommoder le plus possible les vêtements et chaussures usés;

6° Faire attention de ne pas gaspiller le charbon, le gaz et l'électricité;

7° Aider autant que possible à la maison.

Il paraît que la ligue a déjà donné des résultats, l'économie en papeterie surtout est sensible depuis sa fondation.

L'âme d'un hôpital. — Il y a maintenant exactement un an que l'hôpital des dames Ecossaises fut installé à Royaumont (S.-et-O.) dans la vieille abbaye. Cet hôpital unique constitue un monde à part, un **cosmos**, comme écrit plaisamment une des habitants de l'abbaye, dans le **Common Cause**: « Notre vie passée (d'avant la guerre) s'échappe de notre mémoire comme la réalité de l'esprit de ceux qui rêvent, quant à notre avenir (quand la guerre sera finie) notre esprit se refuse à essayer de le concevoir. Il semble qu'il n'y ait pas d'autre vie.

« Comme le gouvernement et les lois d'Angleterre, nous sommes pleines de contradictions, cependant nos coutumes sont merveilleusement adaptées à nos besoins. Nous sommes comme le sable qui prend la forme du vase qui le contient; nous avons pris la forme de notre tâche et nous nous y adaptons exactement.

« L'âme de Royaumont est une chose curieuse, presque tangible. Elle discipline les petits soldats de France, sans règle, elle contraint et gouverne le personnel volontaire, sans contrat ni loi. C'est une chose mystique et puissante qui nous laissera, toutes tant que nous sommes, différentes de ce que nous étions avant d'éprouver cette influence. C'est là une expérience psychologique que nous et les soldats français ne pouvons subir ensemble sans devenir camarades dans un sens mystérieux. Et eux aussi sentent cela, les hommes. J'ai vu une lettre d'un jeune soldat qui jouit dans le civil d'une belle situation et d'une certaine fortune: il écrivait à un ami peu de semaines après nous avoir quittées, et disait combien cette âme commune de Royaumont l'avait frappé. Il y voyait un témoignage de la camaraderie entre les citoyens de la Grande-Bretagne et ceux de France. Et l'expérience pour lui — il a 21 ans — avait quelque chose d'un sacrement.

---

(1) Voir l'article de Marguerite Clément sur ce sujet.

Le féminisme au Mexique. — Le général Carranza, président de la République du Mexique, croit à la nécessité de la coopération des femmes dans la réorganisation des pays. Il a envoyé des institutrices aux Etats-Unis pour étudier les méthodes d'éducation.

A. B.

Héroïnes du Jour

A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Mme Benoit d'Azy, née **Vogué**, infirmière de la Société française de secours aux blessés : s'est prodiguée sans compter depuis le début des hostilités à X..., à Y..., et enfin à l'hôpital d'évacuation à Z... Dans ce dernier poste, a assuré le service de nuit pendant de longues semaines au moment des batailles de X..., dans des conditions particulièrement difficiles avec un dévouement et un zèle infatigables. Lors des bombardements répétés de l'hôpital, a montré un mépris absolu du danger.

Mlle Petyt (Lucienne), infirmière de la société française de secours aux blessés : attachée à un hôpital d'évacuation depuis novembre 1914, remplit ses devoirs d'infirmière avec un constant dévouement. Pendant la bataille de X... alors que de nombreux blessés passaient dans cet hôpital, leur a prodigué infatigablement ses soins éclairés ; n'a pas hésité à continuer son service au cours des bombardements répétés de la gare où est installé cet hôpital.

Mme Real (Marie-Geneviève), infirmière de la société française de secours aux blessés : en service à l'hôpital militaire de X... depuis le début de la guerre, a toujours fait preuve d'un zèle et d'un dévouement infatigables. Au cours des bombardements de la ville et notamment le 30 décembre 1914 et le 30 avril 1915, lorsque des bombes étaient projetées sur l'hôpital par des avions ennemis, et qu'un obus de gros calibre éclatait dans le service où elle était employée, a fait preuve d'un sang-froid et d'un calme exemplaires.

Mme Loingeville (Marthe), infirmière de la société française de secours aux blessés: d'un zèle et d'une activité inlassables, n'a cessé depuis le début de la guerre de donner ses soins aux blessés provenant du front. Au cours des bombardements de la ville, est toujours restée à son poste, rassurant les blessés, les exhortant au calme et leur prodiguant les soins les plus dévoués.

Mlle Cardonne de Corlieu (Marguerite), infirmière de la société française de secours aux blessés : très zélée et très dévouée, a été d'un précieux secours au médecin chef de l'hôpital n° pour le traitement des nombreux blessés admis dans cet établissement. Est toujours restée à son poste au cours des bombardements de la ville; par sa présence et son sang-froid, a calmé l'énervement des blessés.

Mlle Cardonne de Corlieu (Alice), infirmière de la société française de secours aux blessés: arrivée à X... dès les premiers jours de la mobilisation infirmière-major modèle, dirigeant son équipe avec fermeté et bienveillance, a rendu les plus signalés services à l'hôpital n° . Au cours des bombardements de la ville est toujours restée à son poste, inspirant par sa présence le calme et la confiance.

CROIX & MÉDAILLES

Le ministre de la guerre a décerné les médailles d'honneur des épidémies ci-après :

Médaille de vermeil. — Mlle de Tunigi, infirmière volontaire à l'hôpital auxiliaire n° 226, à Paris.

Médailles d'argent. — Mme Passet, infirmière-major de la Société de secours aux blessés militaires, à l'hôpital auxiliaire n° 5, à Pamiers.

Mme Le Corre, infirmière-major de l'Union des Femmes de France à l'hôpital auxiliaire n° 101, à Toulouse.

Mme de Medine, directrice de l'hôpital auxiliaire n° 109, à Sèvres.

Mlle Chaumeton, infirmière à l'hôpital complémentaire n° 61, à Toulouse.

Mme Roussilles, infirmière à l'hôpital n° 72 bis, à Gourdon.

Mlle Menu (Charlotte), infirmière de l'Union des Femmes de France à l'hôpital temporaire n° 35, à Paris-Plage.

Mme Thebas, en religion sœur Elisabeth, fille de charité, infirmière à l'hôpital auxiliaire n° 15, à Clermont.

Mme Ancelin, infirmière bénévole à l'hôpital temporaire n° 38, à Boulogne.

Médailles de bronze. — **Mme Austry**, infirmière de l'Union des Femmes de France à l'hôpital n° 101, à Toulouse.

Mlle Sentenac, infirmière de l'Association des Dames françaises, à l'hôpital complémentaire n° 7, à Saint-Gaudens.

Mme Beaudonnet, infirmière à l'hôpital complémentaire n° 18, à Montauban.

Mlle Rohmer, infirmière à l'hôpital complémentaire n° 47, à Mirande.

Mm veuve de Latour, infirmière à l'hôpital complémentaire n° 37, à Eauze.

Mlle Allard (Marie-Thérèse), infirmière de l'Union des femmes de France à l'hôpital temporaire n° 41, à Berck.

Mlle Renesson (Adèle), infirmière-major de l'Union des femmes de France, à l'hôpital temporaire n° 35, à Paris-Plage.

Mme Porette, infirmière à l'hôpital militaire de Bourges, et Mlle Devisme, infirmière de l'Union des Femmes de France, à l'hôpital numéro 4, à Verdun.

Mlle Barbier (Andrée), infirmière de l'association des dames françaises à l'hôpital Maisonnave, à Marrakech.

Mlle Sangnier (Marie), infirmière de l'association des dames françaises à l'hôpital Maisonnave, à Marrakech.

Mme Hardouin, en religion sœur du Rédempteur, infirmière à l'hôpitl du patronage de Pierrefonds.

Témoignages de satisfaction. — Mme Delgrada, en religion sœur Marie-Germaine, à l'hôpital mixte de Béthune.

Une œuvre des Femmes Ecossaises

Peut-être ne se doute-t-on pas assez en France du travail admirable auquel se livrent pour nous venir en aide les femmes d'Angleterre et d'Ecosse. Bien loin de se borner, comme on pourrait le croire, à s'occuper de leurs nationaux, soldats à l'armée ou civils dans le besoin du fait de l'enrôlement d'hommes chaque jour plus nombreux, ces dames se croient tenues d'apporter un secours effectif aux pays qui souffrent de la guerre plus durement encore que leur propre patrie, à la France, à la Serbie, à la Pologne. C'est ainsi que dans la ville d'Aberdeen entr'autres s'est constitué au mois de juin un comité de dames qui se sont donné pour tâche de pourvoir de matériel chirurgical des hôpitaux du continent: gaze sérilisée, ouate, attelles, compresses, bandes, oreillers etc., etc.

Ces dames ont déjà envoyé sur le continent le nombre respectable de 150.000 articles, dont 70.000 environ à nos hôpitaux français, à Troyes, Bar-le-Duc, Limoges, Amiens, Rouen, Nevers, Royaumont, Laval, Besançon, etc.

Parmi les femmes qui se consacrent à cette œuvre, plus d'une, hélas! pleure des morts ou des disparus, comme cette dame écossaise dont six fils ont déjà été tués en France, et dont le septième vient de partir pour le front. Jamais on n'admirera assez l'élan qui entraîne sous les drapeaux toute l'élite morale d'un pays où le service obligatoire n'existe pas, et où par conséquent les jeunes gens n'ont pas eu, comme les nôotres, l'éducation militaire de la caserne. Et que dire des mères qui les donnent librement, comme eux-mêmes partent librement!

Le travail, pour ces femmes-là, est l'unique dérivatif à leur douleur ou à leurs tourments. Une centaine d'entre elles travaillent journellement, à Aberdeen, à la confection des articles de chirurgie qu'on envoie sur le continent, à leeur empaquetage et à leur expédition. L'empaquetage surtout n'est pas une petite affaire, tous les ballots devant être revêtus de toile ou de papier imperméable, afin que leur contenu ne risque pas d'être détérioré par l'humidité au cours du voyage.

Ces dames donnent sans compter leur temps, leur peine et leur argent; mais sur ce dernier chapitre elles ne sont pas toujours sans inquiétude, car le matériel chirurgical est coûteux, et les hôpitaux qui connaissent maintenant leur générosité et le soin qu'elles apportent à la confection des articles réclament sans cesse de nouveaux envois. Peut-être y a-t-il parmi nous des personnes qui pourraieent les aider à augmenter leurs ressources? Elles feraient par là une œuvre au premier chef patriotique.

J. de Mestral-Combremont.

La Journée du Poilu

Lorsque paraîtront ces lignes, la « Journée du Poilu » 25 et 26 décembre aura déjà commencée sa cueillette. Insignes divers parmi lesquels figurera au premier rang la médaille du jeune prix de Rome, Bargas, cartes postales, fidèles reproductions des affiches que Jonas, Leandre, Maurice Neumont, Poulbot, Steinlen, Villette ont dessinées pour cette journée, tout ces menus souvenirs s'échapperont rapidement des mains des vendeuses pour se transformer en gros sous et piécettes.

A nos abonnés, à nos lectrices, à leurs enfants, aux messieurs qui les accompagneront dans leur quête, nous disons ici la reconnaissance des femmes, des mères, des sœurs et parentes des poilus auxquels leur dure tâche apportera bonheur, courage et endurance.

Bulletin des Sociétés féministes

UNION FRANÇAISE POUR LE SUFFRAGE DES FEMMES

Le Comité Central de l'Union Française pour le suffrage des femmes a envoyé la lettre suivante à ses groupes et à ses déléguées:

Chère Madame,

Nous serions heureuses d'avoir des nouvelles de votre groupe; nous aimerions savoir ce qu'il a fait et ce qu'ont fait ses membres, tant au point de vue féministe qu'au point de vue social ou philanthropique. Nous voudrions connaître aussi vos projets.

Il ne faut pas que nos préoccupations actuelles nous absorbent de telle sorte que nous perdions de vue le travail d'avenir. Certes, la guerre a créé pour nous des devoirs nouveaux et nous devons redoubler d'ardeur pour subvenir aux besoins pressants du moment, tout en préparant la société de demain.

Plus que jamais la femme aura une place importante à prendre dans la vie économique et sociale du Pays. Accepterons-nous qu'elle la prenne dans de mauvaises conditions, comme une charité offerte et avec des salaires au rabais?... ou au contraire ne devrons-nous pas être là fortement organisées pour veiller à ce que la femme travaille en citoyenne libre qui connaît ses devoirs mais qui exige aussi ses droits pour la sauvagarde de sa dignité et de ses intérêts?...

Accepterons-nous que la femme du soldat tombé au champ d'honneur soit privée ainsi que ses jeunes enfants de tout droit dans la représentation nationale? Si les veuves de la guerre n'obtenaient pas le droit de vote, nous n'entrevoyons que trop clairement, hélas! combien la privation du droit de suffrage aurait de répercussions fâcheuses, matériellement et moralement pour les familles dont l'homme n'aurait cependant disparu que pour le salut de la France.

Il nous faudra aussi agir inlassablement pour obtenir le vote des lois plus urgentes aujourd'hui que jamais concernant le droit pour les femmes d'exercer la tutelle et d'entrer dans les Conseils de famille. Et maintenant que les femmes vont avoir à occuper, non seulement dans leur intérêt, mais dans l'intérêt du Pays, des situations nouvelles, nous aurons aussi à nous préoccuper, nous, groupements féministes, des réformes à apporter dans l'enseignement féminin: nous aurons à demander que les jeunes filles soient préparées dans les établissements de l'Etat, de telle sorte qu'elles puissent se présenter aux examens et aux concours, sans se trouver en état d'infériorité avec les jeunes gens — par le fait même des programmes féminins qui ne répondent plus suffisamment aux besoins actuels.

Nous aurons à veiller à ce que de plus en plus les écoles commerciales, industrielles et techniques leur soient ouvertes.

Enfin, pour lutter contre les fléaux publics, que nous avons déjà combattus, mais qui sont plus dangereux que jamais: dépopulation — alcoolisme — tuberculose — prostitution, etc... combien notre action aura besoin d'être coordonnée et soutenue.

Une Société comme la nôtre peut avoir une influence considérable, si elle agit avec méthode et discipline, mais pour obtenir cette action, il faut que, dans chaque région, nos sociétés soient des forces vives et agissantes, conscientes de leur mission sociale et de leur responsabilité. Il faut que nous prouvions que les femmes françaises savent s'organiser, qu'elles n'ont pas peur du travail — qu'elles sentent bien la complexité de leur tâche, mais *qu'elles ne choisissent pas entre leurs devoirs et qu'elles savent les cumuler.*

Les membres du Comité Central ont essayé de réaliser ce double programme: faire *individuellement* leur devoir envers le Pays et travailler *collectivement* à la mission féministe que vous leur avez confiée. Aujourd'hui, c'est eux qui viennent vous demander ce que vous avez fait et ce que vous comptez faire.

Permettez-nous, à ce sujet, quelques conseils: *Réunissez votre Groupe régulièrement*, quel que soit le nombre des membres qui puissent assister aux réunions. *Faites recouvrer les cotisations* le mieux possible: nous n'ignorons pas que ce travail sera délicat à réaliser cette année, mais nous le croyons nécessaire, non seulement à votre vie matérielle, mais à votre vie morale: *il ne faut pas donner l'impression que vous n'existez plus, que vous n'osez plus vous réunir, que vous n'êtes plus utiles.* Ce sera à vous de montrer que le féminisme aura évolué du fait de la guerre, mais plus que jamais et selon la formule même de nos soldats « *Il faut tenir.* »

Recevez, chère Madame, nos sentiments les meilleurs et les plus cordiaux.

Pour la Présidente et le Comité Central, la Secrétaire Générale de l'U. F. S. F.

C. L. Brunschvicg.

Courrier des Lecteurs

Mme Dekker Dousses, La Haye.

Les exemplaires que vous nous demandez valent 1 franc l'un. Et par exception nous vous adresserons la série que vous désirez franco recommandé au prix total de vingt-cinq francs.

LES LIVRES

La jeunesse nouvelle, par Henry Bordeaux

M. Henry Bordeaux a exposé dans ce volume deux ou trois exemples de la jeunesse nouvelle cette jeunesse héroïque qui depuis août 1914, n'a jamais failli à mériter notre admiration émue.

Sans doute, ces âmes de France ne sont pas nées en un jour (celui de la mobilisation) ; elles ont été formées lentement, de tous les rêves accumulées, elles ont fleuri sur le sol français, nourries de toutes les vertus françaises. Préparation qui, après tout, en valait une autre, ainsi qu'on l'a pu voir.

Si nous pleurons les espoirs de beauté et de bonheur qui sont fauchés avec ces jeunes vies, il est réconfortant de penser que les survivants auront acquis au cours de la longue épreuve des qualités viriles; c'est ce que prédit M. Henry Bordeaux:

« Ils n'auront pas ignoré la nécessité des préparations lentes, le travail ingrat des tranchées avant la charge qu'on pousse en chantant. Pour avoir tant enduré, ils ne seront pas déprimés. Leur foi leur donnera ses fortes joies qui germent jusque sur les tombes. Et ils continueront de conduire une troupe, la troupe de tous ces jeunes morts qu'ils auront laissés en chemin et qui, n'ayant pu réaliser leur vie que d'un seul coup, par le sacrifice, leur auront légué la charge de les représenter. Ils hériteront de toutes ces âmes, ils auront à exprimer les battemens suspendus de tous ces cœurs. Ils seront les poètes d'une vie collective de notre vie nationale. »

Ce livre dédié à Maurice Barrès, est vendu au profit de l'œuvre des mutilés.

Alice Berthet.

Mme Noëlle Roger est infatigable. Ses fonctions d'infirmière ne ralentissent point sa production littéraire. Il semble même que celle-ci se soit accrue par la foule des impressions que l'auteur laisse sans effort déborder de son cœur.

Voici le sixième carnet d'une infirmière: « Entre camarades ».

Noëlle Roger nous prépare les « Carnets d'un témoin », passage des évacués à travers la Suisse. Que de documents, que de témoignages, cet esprit subtil et prompt a pu recueillir.

Puis viendra « Le feu sur la montagne, Journal d'une mère ». Nous donnerons l'analyse dès l'apparition du livre.

Marthe Pattez.

Réponses à une Manœuvre pacifiste

DESAVEU DE L'ALLIANCE FEMINISTE FRANÇAISE POUR L'UNION SACRÉE DES MÈRES

Nous recevons la nouvelle protestation suivante contre l'envoi de la brochure au Comité international des femmes pour la paix :

Les mères françaises, en grande majorité, n'ont aucune raison de s'interposer entre les belligérants, aussi longtemps qu'il y aura des territoires nationaux envahis par des agresseurs.

Toutes les horreurs de cet effroyable conflit sont supportées par les Françaises avec une force d'âme qui n'est égalée que par la valeur héroïque de leurs fils. Rien ne pourra briser l'union sacrée de la France pour la défense du sol national : d'après cet état d'âme incoercible aucun mouvement pacifiste ne sera entendu ni soutenu par les femmes de ce pays, qui, pourtant élevaient leurs enfants pour la *paix*, la *lumière* et le *travail*, sans *haine* comme sans *peur* envers l'étranger.

Maintenant nos fils ont le devoir impérieux de purifier le territoire de toute domination étrangère, et de défendre le droit humain partout où il est en péril : ce droit humain intangible puisque défendu à travers le temps et l'espace par notre drapeau immortel !

Le seul mouvement d'opinion que les femmes pourraient dès maintenant préconiser utilement devrait être d'ordre international social. Pour assurer à longs termes l'équilibre futur des sociétés humaines, il faudrait amener l'opinion publique à exiger des gouvernants que les *mères de toutes les nationalités* soient consultées au même titre que les pères, quand il s'agira d'établir les préliminaires de la grande Paix. Car ce sont les peuples, hommes et femmes, qui devront décider directement de leur sort puisqu'ils ont signé de leur sang les grandes épreuves qu'ils subissent.

Mme Legrelle de Ferrer,
Directrice-Doyenne-Déléguée.

NOUS AVONS REÇU

De Mme Buhler 10 fr. pour son abonnement, de Mlle Forsans 10 francs pour son abonnement; Mme Hammer 10 francs pour son abonnement.

Chronique des Œuvres et Institutions

ORPHELINS DE LA GUERRE

La vente au profit de Orphelins de la Guerre, que nous avions annoncée en novembre, a obtenu un grand succès. Les dames vendeuses alsaciennes, polonaises, dans leurs costumes nationaux pittoresques, l'arrangement original et gracieux des comptoirs, les innovations heureuses des organisatrices, Mmes Eugène Simon, Lafollye, etc., faisaient de cette œuvre de charité une fête artistique charmante. La vente a produit un bénéfice qui atteindra 15.000 francs, et cinq cents francs ont pu être versés en outre aux orphelins polonais.

CUISINE DES SOLDATS

Continuant ma propagande commencée il y a plusieurs années, j'ai demandé à un député de faire valoir les raisons qui militent en faveur d'un personnel féminin pour les cuisines militaires et je crois que devant une action féministe *unie* le ministre de la guerre pourrait donner satisfaction aux femmes. Il leur est plus facile de faire la cuisine que les *obus* et cependant elles font ceux-ci et ne sont pas admises à faire celle-là. D'où, mauvais régime pour nos soldats et pertes pour l'Etat.

Gabrielle Moyse.

EXPOSITIONS OUVERTES

Galerie Druet, 20, rue Royale: Exposition des verreries de B. Sala, **du lundi 6 décembre au samedi 8 janvier.**

Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze: Exposition de gravures et lithographies originales en noir et en couleurs et d'estampes de la guerre, **du 11 décembre au 10 janvier.**

Maisons Recommandées

ALIMENTATION POUR RÉGIME DIÉTÉTIQUE

FARINEUX MALTES et DIASTASES
pour Malades, Convalescents, Enfants, Vieillards
PATES ALIMENTAIRES
Maison **Bignon-Pariani.** — Fondée en 1883
5, rue de l'Arcade, Paris Madeleine
Téléph. : 303-04
Pâtes alimentaires en tous genres
Riz, Semoules, Tapiocas; etc.
Conserves alimentaires
Colis militaires franco pour le front
Livraison dans tout Paris. — Expéditions en Province. — Envoi franco du catalogue sur demande.

BIÈRES

BIERES FANTA non alcoolisées
Bière Spéciale pour Nourrices
Bière de Table
Bière Fine pour Soirées
6, rue Guyot (Paris). — **Téléph.: 513-82**

HORS-D'ŒUVRE

Maison **J. PATIN** (fondée en 1879), **21**, rue des Mathurins (près la rue Tronchet). — Téléph. : Central 47-58.
Produits alimentaires pour Soldats et Prisonniers de Guerre
Cafés — Thés — Maté.
Variés de Hors-d'Œuvres.
Livraisons Paris. — Expéditions en

La gérante : Jane Misme.

Imprimerie F. CONTY, 11, rue Molière.

L'enseignement supérieur et les femmes

PAR

M. Alfred CROISET et M. PICHON

CONFÉRENCE DE M. PICHON

A l'heure actuelle, nous entrons dans notre troisième année. J'espère et je souhaite la voir fructueuse, et puisque nous commençons d'une façon un peu plus régulière que l'année dernière, à un moment où notre horizon semble s'être éclairci, je me permets de vous demander de vouloir bien réfléchir avec moi au but de notre œuvre, à son caractère essentiel, de voir quels sont les rapports entre l'enseignement supérieur et le public féminin auquel il s'adresse, pourquoi il est bon que les jeunes filles soient initiées à cet enseignement, et pourquoi aussi il est bon qu'avant d'y être initiées elles passent par cet espèce de stage préparatoire que nous leur offrons précisément ici.

Pour ce qui est de l'enseignement supérieur et de la participation que les femmes peuvent y avoir, je vous demanderai la permission de ne pas remonter très haut, de ne pas remonter par exemple jusqu'à un historique complet de la question. Ce n'est pas, à vrai dire, que cet historique, si nous avions le temps et le loisir de le faire, fût dénué d'intérêt. Je crois qu'il vous amènerait peut-être à une conclusion qui serait un peu inattendue pour une partie d'entre vous. Je veux dire que cette question de l'enseignement supérieur pour les femmes, est en réalité une question moderne, une question relativement récente, et que dans les temps anciens, autant que nous pouvons les ressaisir, elle ne semble pas s'être posée avec cette acuité, exemple, ou du moins dans celle que je connais un peu moins mal que les autres, l'antiquité latine, il n'y a pas eu un problème de l'instruction féminine. Les jeunes filles suivent exactement les mêmes études que les jeunes gens. Aucune loi, aucun usage, ne leur interdit de participer aux études que font leurs frères, leurs camarades, et sans doute cela ne concerne guère que l'enseignement qui corespondait à ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement secondaire. Mais l'enseignement, supérieur, même sous la forme que les anciens ont connue, sous la forme de la philosophie, ne leur est aucunement interdit. Parmi les moralistes de l'empire terdit. Parmi les moralistes de l'empire romain, par exemple, il y en a qui pensent que cette culture particulière que seule peut donner la philosophie n'est pas faite pour les femmes ; il y en a un bien plus grand nombre, au contraire, qui l'accueillent volontiers et qui pensent que ce complément d'instruction peut être pour les femmes un très utile contrepoids à la frivolité que l'on considère quelquefois comme inhérente à leur sexe.

Si nous continuions à suivre à travers les âges le développement de cette idée, nous verrions aussi que des siècles qui apparaissent en général avoir assujetti les femmes à une situation un peu inférieure ou un peu diminuée, ne l'ont pas fait sur ce point très particulier autant qu'on se le figure souvent. C'est le cas, par exemple, pour le IVe siècle. En effet, aux origines de l'église chrétienne, les femmes sont initiées au même titre que les hommes à ce que l'on pourrait appeler l'enseignement supérieur de ce temps-là, à l'enseignement théologique, par exemple à une époque où la théologie est véritablement l'aliment presque unique des esprits. Les femmes ont la curiosité de le recevoir, et les hommes, les directeurs de l'église, les chefs du clergé, ont la générosité de le leur donner très largement. Je ne vous citerai qu'un seul exemple. Vous savez qu'un très grand nombre de traités d'exégèse, de Saint-Jérôme, science spéciale devant laquelle la plupart d'entre vous reculeraient en frémissant, la plupart de ces traités sont dédiés à des femmes, qui pourraient les lire, c'est entendu, mais enfin à des femmes plutôt qu'à des hommes, et lorsque des adversaires de Saint-Jérôme le lui reprochent, il répond ironiquement : « Il faut bien que je m'adresse à des femmes puisque les hommes ne me posent pas de questions », ce qui prouve bien que la curiosité intellectuelle des femmes a été à certaines époques aussi vives et aussi ardente, et même plus ardente que celle des hommes.

Il en serait de même peut-être au Moyen Age où les deux sexes ne semblent pas se différencier à cet égard, je veux dire qu'il y a en général dans les siècles du Moyen-Age une très grande ignorance, mais elle est répandue dans les deux publics, et la science ou la culture sous sa forme religieuse n'est pas plus refusée aux rares femmes qui la sollicitent qu'aux rares hommes qui en sont épris.

Vous le voyez, jusqu'à la Renaissance, jusque tout près de nous, il ne paraît pas qu'on se soit avisé de créer entre les deux sexes cette distinction, je le crains un peu superficielle et malheureusement chère à un grand nombre d'esprits, que depuis deux ou trois cents ans on est habitué d'y faire, et ici, il faut bien le dire, le coupable, l'un des coupables, c'est un hommes que nous avons d'ailleurs toutes espèces de raisons pour admirer, mais qui sur ce point a fait une œuvre discutable, c'est notre grand Molière. Je ne vous resservirai pas tout ce qu'on a écrit au sujet des Femmes Savantes, mais cette comédie, bien plus qu'à la question de l'éducation des femmes, se rattache à la question de l'enseignement supérieur ; car qu'est-ce que « les sublimes clartés » dont on discute si souvent dans cette comédie ? Le mot clarté n'a pas d'autre sens que celui de notions et de connaissances, et quant à sublime, c'est supérieur, si bien que nous pourrions traduire dans le langage pédagogique moderne « les sublimes clartés » par l'instruction ou par l'enseignement supérieur.

Or, l'autorité de Molière a été, vous le savez, toujours très grande en France. Elle s'est imposée même aux esprits qui, pour d'autres raisons, peut-être, n'auraient pas partagé ces idées, et il semble qu'elle ait faussé l'opinion d'un grand nombre d'esprits sur cette matière. Un seul exemple, assez proche de Molière, extrêmement curieux. Vous avez lu très probablement la page, d'ailleurs très amusante et très savoureuse, où La Bruyère traite à son tour cette question de l'instruction féminine, et si vous l'avez lue récemment ou si vous la relisez, vous y verrez je crois la trace d'un grand embarras. Au fond, par ses dispositions personnelles, par ses relations, peut-être par l'admiration plus ou moins tendre qu'il a éprouvée lui-même pour quelques femmes instruites, La Bruyère serait assez disposé à conclure en faveur de l'instruction féminine, je dis d'une instruction assez poussée et dépassant de beaucoup le niveau d'une instruction moyenne ou secondaire. Seulement il se rappelle les plaisanteries que Molière, que Boileau ont fait sur les femmes savantes, et partagé entre ses tendances naturelles et ses souvenirs des hommes qui l'ont précédé, ne voulant pas donner raison à Philaminte, et ne voulant pas donner tort aux ambitions féminines, lorsqu'elles lui semblent justifiées; il se tire d'affaire par des sophismes, par des raisonnements ingénieux, mais en somme assez discutables et qui n'abordent pas du tout le fond de la femmes soient un peu inférieures par l'instruction aux hommes, parce qu'ayant déjà tant d'avantages sur le sexe masculin, elles seraient alors armées d'un pouvoir tyrannique si par-dessus le marché elles étaient aussi savantes que nous. C'est très galant évidemment, mais ce n'est pas une solution pédagogique.

Je crois, Mesdames, que cette opinion dont je vous signale ici très rapidement l'importancee, s'est propagée en somme pour l'enseignement supérieur jusqu'à nos jours, même jusqu'à la fin du 19e siècle. Il qu'on s'occupe véritablement de réagir contre cette tendance, et cette réaction se manifeste de différentes façons. L'œuvre dont j'ai à vous entretenir maintenant est évidemment une des formes les plus récentes, mais peut-être pas les plus inutiles.

Quelle est donc actuellement la situation des femmes vis-à-vis de l'enseignement supérieur, et comment le problème se pose-t-il ? Il me semble qu'à l'heure actuelle une jeune fille qui a achevé ses études proprement secondaires, ses études de lycée, de collège ou de cours, si elle veut perfectionner son développement intellectuel, a le choix entre trois solutions, entre trois routes, et que ces trois routes entre lesquelles, peut-être certaines ont hésiter il importe de les définir afin de prévenir justement les erreurs d'orientation, les fausses vocations et les pertes de temps.

La première de ces routes, c'est ce que j'appellerai la route professionnelle. Si la jeune fille en question se propose de devenir à son tour professeur, la route la plus commode et à la fois la plus sûre, quoiqu'elle soit encore hérissée de difficultés, est évidemment de prépareer les examens spéciaux qui ouvrent la carrière de l'enseignement féminin dans les conditions qui sont prévues pour cela, c'est-à-dire soit aux établissements de l'Etat, soit dans ceux d'à côté, de préparer les certicats, première et deuxième partie, l'agrégation féminine, etc. C'est ce que j'appelle un enseignement professionnel, en ce sens qu'il est dominé par des programmes très limités, très stricts, que d'autre part les jeunes filles y sont entre elles et entre compagnes poursuivant le même but, faisant exactement les mêmes études, par conséquent vivant de la même vie intellectuelle et morale. Vous voyez tout de suite quels peuvent être les avantages, quels peuvent être aussi à certains égards les inconvénients de cette préparation en vase clos, si je puis dire. Il en résultera évidemment une intensité de travail plus grande que dans d'autres conditions. Il en résultera peut-être aussi, une certaine étroitesse, une certaine limitation du point de vue. En tout cas, il est certain qu'un enseignement comme celui-là ne convient qu'aux jeunes filles qui veulent précisément entrer dans une certaine carrière, dans certaines conditions, faire un certain métier, et pour le reste cet enseignement est inadapté.

(A suivre.)